

cepter l'assignat, parce qu'il n'y a pas d'alternative. La contrainte économique disparaît, remplacée par la nécessité politique.

Or, cette transformation a une conséquence décisive. Là où la confiance pouvait encore se former, hésiter, se retirer progressivement, elle se trouve désormais exposée à une pression constante. Et cette pression finit par la détruire.

Car la réalité ne suit pas indéfiniment.

Quand la monnaie se déprécie

La masse des assignats augmente, bien au-delà de la valeur des biens qu'ils représentent. Le lien entre le signe et son gage se distend, puis se rompt. Le signe continue de circuler, mais il ne renvoie plus à une équivalence crédible.

À ce moment-là, la monnaie ne disparaît pas; elle se déprécie.

Et cette dépréciation n'est pas seulement économique: elle est morale et sociale. Elle affecte les prix, les échanges, les comportements. Elle introduit une incertitude généralisée dans la mesure de la valeur.

L'assignat révèle ainsi une dimension essentielle du phénomène monétaire: lorsqu'il devient un instrument de politique immédiate, il perd la distance nécessaire à la formation de la confiance.

Il ne suffit pas de décréter la valeur pour qu'elle existe.

On peut imposer la circulation d'un signe; on ne peut pas imposer

ser durablement la croyance qui lui donne sa force.

C'est en cela que l'assignat diffère profondément du système de Law. Law relevait encore d'une

dynamique spéculative, presque aristocratique dans son principe: il séduisait, il attirait, il promettait.

L'assignat, lui, mobilise. Il appartient à un moment où la monnaie est appelée à participer directement à la survie du corps politique.

Mais cette mobilisation a un coût.

Devenir un substitut

En cherchant à faire de la monnaie un instrument universel de résolution des crises, on finit par lui demander plus qu'elle ne peut donner. Elle cesse d'être un médiateur pour devenir un substitut.

Et c'est précisément ce déplacement qui entraîne sa perte.

Car une monnaie peut accompagner l'économie, la faciliter, l'accélérer; elle ne peut pas, à elle seule, produire la richesse qu'elle prétend représenter.

Lorsque cette limite est franchie, le signe se vide progressivement de son contenu. Il continue de circuler, mais il n'est plus cru. Il est accepté par nécessité, non par confiance.

Et c'est alors que se produit la rupture.

L'assignat n'est pas seulement un épisode d'inflation ou de désordre financier. Il est une expérience limite: celle d'une monnaie devenue instrument de volonté politique, et confrontée à l'impossibilité de se substituer durablement au réel.

Il montre que la contrainte ne remplace pas la confiance; elle en accélère la disparition.

Cette leçon est capitale, car elle prépare le terrain d'une troisième expérience, d'apparence opposée: celle des cryptomonnaies, où le signe monétaire, au lieu d'être imposé par la puissance publique, prétend se passer entièrement d'elle.

Ainsi, après la séduction du crédit et la contrainte du salut public, s'ouvre une nouvelle tentative: celle d'une monnaie sans souverain.

→ (*) Avocat honoraire aux barreaux de Paris et de Bruxelles, chroniqueur et écrivain

OPINION

Trop d'enfants ne comprennent pas bien ce qu'ils lisent

■ Dès la plus tendre enfance, les adultes doivent transmettre le goût de la distance et de la continuité.



Alain Bentolila

Professeur à l'université de Paris-Descartes, linguiste, spécialiste de l'illettrisme et auteur

Ce que nous révèle la récente étude inquiétante du Centre national du livre, en France, c'est que beaucoup trop d'enfants de quinze ans environ ne comprennent pas bien ce qu'ils lisent et se trouvent en difficulté pour passer de la lecture à l'interprétation singulière et à l'engagement personnel.

Ce n'est donc pas tant la difficulté de déchiffrer, l'un après l'autre, les mots d'un texte qui les handicape, mais bien plutôt leur incapacité d'en interpréter le sens en prenant la distance nécessaire au questionnement et à la critique. Cette enquête met ainsi en évidence une des failles essentielles de notre éducation scolaire et familiale: nous sommes devenus incapables de former des lecteurs responsables qui puissent résister à la manipulation, dénoncer le mensonge et s'opposer à une fausse argumentation.

Par le même trou de serrure

Aujourd'hui, des milliers d'yeux regardent par le même trou de serrure et contemplent, avec la même délectation ou la même détestation, une image ou une vidéo qu'ils n'ont ni les moyens intellectuels ni même l'idée de questionner. L'image prise "sur le vif", mais le plus souvent trafiquée, est immédiatement livrée pour être portée au plus haut de la popularité par un buzz anonyme et complaisant. Seul compte le fait d'avoir contribué à rendre virale une photo ou une vidéo en la visionnant et en la partageant. Commentaires et interprétations se réduiront le plus souvent à un *like* vite cliqué, au mieux à une qualification banale ("*c'est trop cool!*"), dont l'insignifiance sonne le glas de notre intelligence collective. Immédiateté de l'évidence, dispense de l'effort de construction du sens, voilà ce que la dictature de l'image promet à nos enfants; voilà ce qui les détourne du livre.

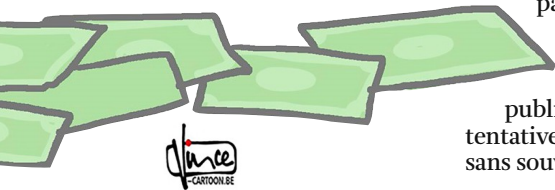
Nous rêvons tous que nos enfants devorent des livres. Et nous avons pourtant fini par nous contenter de les voir

se perdre dans le dernier jeu vidéo. Lorsque nous insistons pour les faire entrer dans un texte de plus d'une page, nous les entendons nous dire: "*C'est trop long, je n'arriverai jamais au bout.*" Ils sont exténués avant d'avoir commencé à lire la première page. Ils sont terrifiés à l'idée d'affronter une distance que l'épaisseur du livre leur promet longue et fatigante. Ils sont submergés par l'angoisse de ne pas y arriver et de s'effondrer pitoyablement devant celui ou celle dont ils voudraient tant gagner l'estime. C'est dès la quatrième ou la cinquième page que le livre tombe des mains des enfants peu "endurants".

Pas entraînés à l'endurance

Ces enfants qui ne souffrent d'aucune forme de dyslexie mais sont addicts à l'image et aux écrans n'ont pas été suffisamment entraînés à l'endurance; ils forment ce que l'on appelle la population des "peu lecteurs". C'est cette invitation à la constance et au courage que nous devons leur transmettre comme la promesse de merveilleuses découvertes et de précieuses occasions de partager. Et ce, dès la plus tendre enfance; bien avant qu'ils aient appris à lire, il faudra en effet leur lire des histoires de plus en plus longues; il faudra leur proposer des récits mis en feuilletons (*Sans famille*, *Hermès*, *Pinocchio*...) afin qu'ils prennent, grâce à eux, le goût de la distance et de la continuité.

Il faudra ensuite les accompagner, de livres en livres, lus ensemble puis tout seuls afin de leur faire surmonter le moment si difficile de "l'abord". Nous leur montrerons comment ils doivent accepter l'effort intellectuel et la maîtrise émotionnelle qui seuls permettront de dissiper les ténèbres. C'est en effet à nous de leur montrer que l'inconnu est un défi qu'ils doivent apprendre à relever en acceptant que le plaisir de l'imagination ne peut être qu'un juste retour sur leur investissement intellectuel.



la Libre
CARTOONISE